

# Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 55

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256809>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Les Allumettes

Quelle belle invention que celle des allumettes. Créer à volonté du feu, quoi de plus simple, de plus commode ! Vraiment combien peu y songent ? J'ai connu le temps, dans mon enfance, où c'était impossible. Il y a quelque cinquante ans, si l'on voulait avoir du feu, il fallait le conserver sous la cendre, et pour le transmettre, pour allumer une lampe à huile, je voyais la grand'mère prendre dans un sabot ou dans un pot de longues bûches de paille ou de sapin souffrées que l'on allumait au charbon caché sous la cendre de l'âtre.

Au dehors de la maison, pour faire du feu, on n'avait que le briquet et l'amadou. On n'avait pas encore découvert les propriétés du phosphore frotté. C'était un plaisir de voir les hommes, qui, pour allumer leur pipe, tiraient de la poche de leur gilet, un briquet et de l'amadou. Celui-ci étant allumé, ils l'enfonçaient dans leur pipe répandant une odeur agréable.

Dans les maisons, à la campagne, le foyer c'était la famille, c'était tout. Pour éclairage on avait une petite lampe ovale ou rondelette; la mère y plaçait une mèche faite avec les fils de vieux bas usés. On y coulait un peu d'huile de navette et quand il s'agissait d'éclairer la chambre, on posait cette lampe sur un pied en bois ou bien sur une planchette fixée au mur. C'est sous cette pauvre lumière que les enfants préparaient leurs devoirs pour l'école du lendemain. Quand ce jour n'était pas suffisant, ils se plaçaient

devant l'âtre ou le fourneau et accroupis à terre, ils écrivaient leurs devoirs sur une planchette. Que diraient les petits gâtés de nos jours, s'ils devaient s'astreindre à ce supplice ?

En hiver, on se rassemblait à la cuisine autour de l'âtre où flambaient des bûches de sapin résineux. Les femmes filaient le chanvre ou le lin. Les hommes raccommodaient les instruments de culture ou fumaient leur pipe, mais la petite lampe était éteinte par économie.

Dans un grand nombre de maisons la veillée avait lieu au poêle. Pour éclairage on avait les *Fouentas*. C'étaient de petites excavations pratiquées dans le mur, comme on dirait une petite armoire. Une petite cheminée la faisait communiquer au dehors. Là on y faisait du feu entre-enu par des branchettes de sapin gras, ce qui donnait une belle flamme qui suffisait pour éclairer toute la chambre.

La lampe du temple ne devait jamais s'éteindre à Rome et l'histoire n'a pas oublié le service imposé sous peine de mort aux Vierges de Vesta d'entretenir ce feu jour et nuit.

Aujourd'hui les fouentas et les Vestales ont disparu. Une allumette les remplace, et les vierges du vingtième siècle peuvent laisser s'éteindre tous les feux, elles sont sûres de les rallumer par un simple geste.

Eh bien ! il n'y a pas longtemps que les allumettes ont été inventées et l'on sait combien elles ont été perfectionnées ! Allumettes suédoises, allumettes suisses, allumettes-hongroises, italiennes, etc. L'inventeur fut un élève du collège des Jésuites de Dôle, *Sauria*, en 1831, le camarade de Jules Grévy,

ceux que moi vous rencontrez M<sup>lle</sup> de Verneuil, je vous en supplie, ma mère, ne lui cachez pas le bonheur qu'elle m'a donné en m'assurant de son souvenir. Dites-lui ma reconnaissance, puisque tout autre sentiment pour elle m'est désormais interdit. Adieu, mère, à elle et à vous, j'envoie le meilleur de mon cœur.

— Pauvre enfant !... combien il a souffert, combien il souffre encore, murmure-t-elle. Mais, grâce à Dieu, la lumière s'est faite, l'épreuve touche à sa fin !

Une fierté monte en elle ; oui, vraiment, nonobstant l'inégalité de la naissance et celle de la fortune, Gauthier est bien digne de celle qu'il aime. Il faut qu'il le sache bien vite ; à l'instant même elle prend la plume. Avec quelle précaution elle lui fait part de la bonne nouvelle... quelle infinie tendresse trahissent tous les mots qui se pressent sous sa plume !

Depuis longtemps, elle sait qu'elle n'oc-

le futur président de la République française. Il fut récompensé, pour son invention, de la gérance d'un bureau de tabac. L'Allemagne a produit l'inventeur des allumettes, *Kammerer*, du Württemberg, en 1832 et la Hongrie, *Tronig*, en 1833, morts tous deux dans la misère.

A. D.



### Violon Brisé

(Suite et fin.)

IV

Beaucoup plus que noblesse, bonté oblige ! En dépit des appréhensions de Philomène, Mme Fayel n'eut pas le courage de blâmer la bonne action spontanée de sa fille ; elle jugea même qu'on ne pouvait s'arrêter en si beau chemin et abandonner au douloureux incertain de son sort l'enfant auquel la charité des habitants de Port-sur-Marne avait — par une quête fructueuse faite après la peu banale audition de la ballade de Colombe — assuré le pain de quelques jours.

L'aveu placé dans une maison de retraite où il coula doucement le peu de temps qui lui restait à vivre, la famille Fayel s'occupa de l'orphelin, non pas selon les usages de la bienfaisance vulgaire, qui trop souvent abaisse le pauvre au lieu de le relever, mais selon le principe de la vraie solidarité humaine, laquelle voit dans tout être qui souffre un frère malheureux.

Pour la généreuse Cécile, l'enfant si bra-

cupe plus la première place dans le cœur de son fils ; mais si elle en souffre, ce n'est pas un sentiment de mesquine jalousie ; car la tendresse des mères ne ressemble à aucune autre ! Faite d'obscur dévouement et d'absolue abnégation, discrètement elle s'efface, lorsque l'heure est venue de céder à une autre le droit de faire le bonheur de son enfant. Cette autre lui est si chère déjà, cette petite Chantal a pris son cœur depuis de si longues années, que la mère de Gauthier ne peut la séparer dans son affection.

Elle se prend à rêver pour ces deux enfants, d'un long, d'un heureux avenir ; d'un avenir d'où toutes les peines qui ont assombri son existence à elle seront écartées. Car s'il est indispensable de payer ici-bas son tribut à la souffrance, Gauthier s'en est largement acquitté ; il lui faut maintenant du bonheur.

Et tandis qu'en France sa mère et sa fiancée forment pour son bonheur les plus

Feuilleton du *Pays du dimanche* 53

## Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Mère bien-aimée, j'espère un peu vous revoir ici-bas ; mais si cette grande douceur m'est refusée, si je dois succomber à la fièvre qui me mine, consolez-vous et ne me plaignez pas trop. Dites-vous qu'en me rappelant à Lui, Dieu m'a été miséricordieux, car je sens que la vie loin d'elle ne serait pour moi qu'un long, qu'un intolérable martyre. Jusqu'ici j'ai lutté vainement, je ne puis plus. Cependant, j'ai foi en l'ultime récompense, car je sais que le Ciel est promis, non à la victoire, mais à l'effort.

Embrassez mille fois pour moi Denise, son mari, leur cher bébé. Et, si plus heu-

vement secouru en un soir d'hiver fut bientôt un frère, en effet. En lui faisant du bien, ni elle ni ses parents ne songèrent à lui imposer une manière de voir. Ils eurent la délicatesse très haute de l'affranchir de sa misère et de lui préparer une destinée.

D'autres, peut-être, eussent cru assez faire en confiant le garçonnet à quelque institution charitable ou en utilisant ses services dans leur maison : M. et Mme Fayel lui demandèrent simplement :

— Que veux-tu devenir, mon enfant ?

Et le petit, l'éclair d'un rêve aux prunelles, répondit ardemment :

— Je veux être musicien !

Son vœu fut accompli.

Il travailla frénétiquement, avec ce seul but : conquérir la gloire pour la mettre un jour aux pieds de ses bienfaiteurs, pour l'offrir, éblouissant hommage, à la créature adorée qui l'avait sauvé !

Car s'il aimait tout de suite M. et Mme Fayel d'une filiale tendresse, ce fut un culte qui naquit en son âme pour Cécile, un de ces sentiments éternels et absolus qui ne peuvent germer que dans un cœur neuf, et qui durent autant qu'à lui ; toujours, la jeune fille devait demeurer pour Jean Cayrol dans ce nimbe où elle était apparue à sa détresse, et pour personne, jamais, il ne retrouverait la ferveur d'adoration qui l'inclinait vers elle !

Ainsi, il était heureux. Il jouissait, de la voir, de l'entendre, et ne demandait pas davantage ; le présent le berçait, le triste passé était aboli, il n'envisageait pas l'avenir.

Toute son adolescence coula dans ce rêve suave.

Mais, hélas ! on se réveille de tous les rêves !...

## V

Jean Cayrol avait seize ans, quand, arrivant pour les vacances dans l'hospitalière maison où il était traité en enfant adoptif, il y trouva tout le monde en fête. Cécile avait au front un rayonnement inconnu. M. et Mme Fayel souriaient d'un sourire attendri, tandis que leurs paupières retenaient des larmes, — les larmes de l'éternelle méancolie qui se glisse dans tous nos bonheurs.

doux projets, le jeune officier agonise lentement sur la terre de Chine.

— C'est un homme perdu ! il n'en a plus que pour quelques semaines, quelques jours peut-être... Sans sa robuste constitution ce serait déjà fait de lui ! a dit le major.

Gauthier a compris sans l'entendre la terrible sentence. Mais tout en faisant son sacrifice il conserve en lui-même cet espoir latent, que Dieu a si profondément gravé au cœur de l'homme, qu'il lui a laissé comme un génie bienfaisant chargé de bercer ses douleurs et d'adoucir ses maux.

— Si on le rapatriait ?... interroge un de ses chefs.

Le major répond en hochant la tête avec un mouvement de pitié :

— Je n'en prends pas la responsabilité, mon colonel. Il est trop tard, jamais ce pauvre garçon ne pourra supporter le voyage.

— Qu'en pensez-vous, mon ami ? demande celui-ci avec bonté en s'adressant au malade. L'air du pays fait parfois des prodiges ; voulez-vous en essayer ?

Le regard de Gauthier se leva chargé de reconnaissance vers l'officier supérieur.

C'est que Cécile se mariait !

Et le épousa le fiancé de son choix, un jeune diplomate qui allait l'emmener au loin et ce serait pour l'aimé que résonnerait, dans une maison étrangère, la superbe voix qui revivait au fond de l'âme les songes endormis !

Ce fut, pour Jean, comme un coup de massue !

Jamais il n'avait pensé qu'elle pourrait s'en aller, un jour, au bras d'un autre, et qu'il ne la verrait plus !

Alors, par un changement que ses bienfaiteurs jugèrent inexplicable, il devint sauvage ; fuyant les réunions, il passa les vacances à errer par les bois, les endroits solitaires où l'on peut souffrir à l'aise et gémir comme une bête blessée.

Aux repas, aux entrevues nécessaires, il était calme et silencieux. Pourtant, le jour du mariage, son courage le trahit. La cérémonie achevée, il s'enfuit dans sa chambre, fit dire qu'il était malade.

Il ne voulait pas voir partir Cécile ; il sentait qu'il tomberait là, près de la voiture, avec un grand cri de désespoir !

Mais la jeune femme le chercha ; elle refusait de quitter la maison paternelle sans embrasser celui qu'elle appelait « son petit frère ».

A cette adieu tendre, quelque chose se brisa dans l'âme de Jean : il éclata en sanglots.

— Qu'as-tu donc ? s'écria Cécile effrayée... Je reviendrai, Jean, voyons !... Sois raisonnable !

Il leva vers elle un regard plein d'une inexplicable désolation, et tous bas, d'une pauvre voix qui tremblait effroyablement, il lui chanta :

Mon cœur est sous la pierre,

Où nous l'avons scellé

Quand tu t'en es allé... ee

Elle comprit et demeura saisie un instant ; puis, souriant de ce qu'elle croyait une souffrance d'enfant, elle dit :

— Ce sera vite oublié, mon petit Jean ; sois raisonnable !

Et elle se sauva, courant vers son bonheur qui l'attendait.

— Je vous remercie, mon colonel, je serai si heureux de revoir ma mère ! balbutia-t-il tandis que sa tête retombait défaillante sur sa couche.

Le lieutenant Lenorey vient de quitter la jonque qui l'a amené jusqu'au navire en partance pour Marseille. Mieux qu'on n'osait l'espérer, il a supporté cette fatigue du premier déplacement. Et maintenant, confortablement installé sur le pont, ses yeux se retournent une dernière fois vers le drapeau français planté sur la colline qui domine Pékin ; son regard embrasse l'horizon désolé des plaines qui entourent la ville, et c'est avec une joie presque enfantine qu'il adresse un définitif adieu à la terre des Célestes.

L'ancre est levée. Désormais chaque tour d'hélice rapproche de leur patrie ces hommes qui, vigoureux et forts au départ, reviennent méconnaissables et ressemblent autant à des squelettes animés qu'à des êtres humains. Combien parmi eux arriveront au port ?... C'est le secret de Dieu ! Quelle angoisse pour tous ceux qui, sur la terre de France, attendent un mari, un fils ou un frère !

Allongé sur l'étroite couchette de la ca-

## VI

Jean Cayrol n'était pas de ceux qui oublient.

Mais, par bonheur, il était de ces grands artistes chez qui la douleur engendre le génie !

Prix de Rome, puis compositeur applaudi, il atteint maintenant à cette gloire qu'il avait rêvé d'offrir en hommage à ses bienfaiteurs. Son premier grand opéra vient d'être joué. Vous l'avez entendu, sans doute, vous y avez pluré peut-être...

Et je vous ai conté cette histoire pour que vous sachiez que le talent qui nous émeut est fait, presque toujours, de l'impérissable regret de quelque félicité perdue !

Jean de MONTHEAS.

## Astrologie populaire

### Le Nez

Le nez au milieu du visage est le trait le plus saillant ; il avance en éclaireur, flairer et envoie ses indications au cerveau. C'est pour cela sans doute qu'on dit d'un être rusé : il a du nez, et d'un naïf : il n'a pas de nez. Cet appendice contribue grandement à l'expression générale, et voici les indices intellectuels qu'on en peut déduire : De petites narines accompagnent presque toujours la timidité, peu de capacité, peu d'aptitudes aux grandes choses. Quand l'épine du nez est large, qu'elle soit droite ou courbée, elle dénote des aptitudes au-dessus de l'ordinaire. Un nez bien fait, selon l'esthétique, doit être d'une longueur égale à celle du front, avoir un léger enfoncement à sa racine, l'épine un peu plus large à partir du milieu. Le bout ne doit être ni pointu, ni large, ni dur, ni trop charnu, et le contour inférieur doit être très purement dessiné. Il faut aussi que les ailes du nez, vu de face, soient distinctes. Le bas du nez, vu de profil, doit être égal au tiers de sa longueur. Les narines bien faites sont arrondies à leur partie postérieure et terminées en pointes à la partie antérieure.

Que le nez soit aquilin, droit ou relevé, si toutes ces règles s'y trouvent exactement représentées, il sera beau et dénotera une heureuse nature ; ce n'est pas dans la forme que

bine dont il ne sort plus depuis de longs jours, anéanti par l'extrême chaleur, Gauthier trouve à peine la force de remuer. bercé par le roulis du navire, son esprit flotte sans cesse entre le rêve et la réalité, sans qu'il soit trop à même de distinguer l'un de l'autre, et les jours se succèdent sans qu'il en ait conscience. Déjà le *Mytho* a laissé derrière lui l'Océan indien et la Mer Rouge pour entrer dans l'isthme de Suez... Deux hommes ont succombé presque au début du voyage ; on regarde comme une invraisemblance que le lieutenant Lenorey ait pu jusqu'ici résister à cette atmosphère torride qui abat les plus forts.

Puis la température devient plus clémente, Gauthier peut se lever et mettre la tête au sabord. Comme un enfant, il prend plaisir à contempler le jeu des rayons du soleil à travers les vagues, les larges vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, s'interposent entre la lumière ainsi qu'un gigantesque écran de gaze, pour s'évanouir soudain comme un paysage de rêve.

Son cœur bat plus précipitamment lorsqu'il interroge l'horizon à l'aide d'une lunette d'approche, il aperçoit venant de France la silhouette d'un paquebot rasant